

Maurice Sachs le désœuvré

THOMAS CLERC

Maurice Sachs le désœuvré



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2005

La vie d'un homme d'une certaine valeur est
une continuelle allégorie.

JOHN KEATS

L'auteur remercie Claire Paulhan et l'IMEC, ainsi que Fran-
çoise Champin.

© Editions Allia, Paris, 2005.

LE GRAND ESCROC

J'AI toujours été troublé par les escrocs. Leur rapport avec les écrivains et les poètes qui “n’ont pas la pudeur de leurs sentiments, mais les exploitent”, comme le dit Nietzsche, semble aussi insécable que l’épaisseur d’une feuille de papier. En 1972, la faillite de mon père me fit sentir qu’il n’y a de beau que ce qui est inachevable. Décidé à convertir en puissance imaginaire cette fuite des capitaux qui réduisit ma famille à l’état de fiction, je transformai la fiction en une famille sur qui je pourrais compter. En haine des affaires, le matérialiste-né que je suis reçut de la débâcle un bénéfice inattendu. La ruine de mon père a été la chance de ma vie, elle m’a ouvert un compte où l’on paye d’une autre monnaie et qui, contrairement à ce qu’affirme l’idéaliste Maurice Blanchot (à bien des égards l’antipode exact de Maurice Sachs), n’a pas pour essence de disparaître mais de se réaliser. A la différence des liquidités et de la situation bourgeoise qu’elles étaient censées me garantir, la littérature est une valeur stable.

Convaincu qu’elle était l’autre de l’argent, je devins fonctionnaire en attendant d’être écrivain et m’attelai à la rédaction d’une thèse sur le journal d’écrivain, genre déprécié, où s’exprimait sous une forme rhétorique mon goût

pour l'autobiographie, qui, comme les événements me l'avaient prouvé, fonde sa grandeur sur sa nécessité. C'est durant ces années que je découvris l'auteur d'*Au temps du Bœuf sur le toit*, journal dont le caractère partiellement fictif m'attira parce qu'il violait la règle de vérité, inhérente aux genres personnels. Seul diariste à tricher les faits et les dates, Maurice Sachs provoquait l'attention comme une curiosité – un *hapax* dit la stylistique, discipline dans laquelle je cherchai des certitudes. Moins qu'un auteur, Sachs était une figure de style.

A lire ses textes et la biographie de Henry Raczymow, *Maurice Sachs ou les travaux forcés de la frivolité*, des connexions s'établirent. Lentement, sa vie et ses suites narratives travaillèrent, sans que j'y prenne garde. D'anciens lambeaux surgirent. Dans ma boue, une fiction prenait la forme d'un essai où fusionneraient l'escroc et l'artiste, ces deux faces que Sachs offrit de lui-même en les perdant toutes deux : ni grand écrivain ni voleur sauvé par la littérature, mais sujet en fuite, sans lieu défini, dont l'œuvre et la vie se nourrissent en s'annulant. Je tenais mon homme.

Sachs, comme le titre du roman de Melville, est *le grand escroc* : non dans les faits, où il a surtout excellé dans la petite embrouille, mais face au mythe de l'Écrivain, qu'il s'est ingénié à bra-

der, sinon à détruire. Disposé à écrire, comme l'a senti Deleuze, à partir du moment où il a fui, il a jeté l'écrivain qu'il fut dans un bourbier : "Rien de plus actif qu'une fuite." En rupture avec un angélisme poisseux, Sachs est malheureusement resté trop français, trop psychologique, pour inventer quelque chose à partir de sa fuite.

Rares sont les écrivains auxquels je ne me sois pas identifié, je ne dis pas : comparé, ce qui serait présomptueux, mais bien : identifié. Il est difficile de s'identifier à Maurice Sachs parce que ses livres ne parlent guère en sa faveur. Auteur inégal, personnage indéfendable, il est pourtant le porteur idéal du message que la littérature m'adressa du jour où elle sonna à ma porte : "Adore-moi !" Impatient d'en finir avec l'image, sédimentée depuis l'enfance, de *l'écrivaintouchable*, je n'ai pas écrit ces pages pour racheter Sachs, qui n'en a plus besoin, ni pour détruire un homme qui s'est grillé lui-même. Quoique j'aie eu recours à un système aussi sophistiqué que la stylistique, qui n'a d'intérêt qu'hors de son ghetto, je n'ai pas non plus voulu éclairer son œuvre. Une rhétorique de l'existence, telle est ma méthode. Sachs sacrifia son labeur aux profits les plus sordides, il se fit escroc avec la même passion que celle qu'exige la littérature, jusqu'au point d'incandescence

d’où l’on ne revient pas. Renversant son idéalisme dans la bauge, il me donna des idées pour détruire le mien.

Je suis tombé “par hasard” sur un écrivain qui comme moi fétichisait la littérature, qu’il crut anéantir à force de la marchander contre du liquide. Elle réapparut sous une autre forme, ses actions (et non ses livres) faisant de lui un écrivain au second degré. Pour sortir d’une telle impasse, il fallait par contraste un *loser* paradoxal permettant de mesurer le gain sans fin de la littérature quand elle est ramenée à sa seule pratique. Ce mauvais sujet qui peut devenir un bon objet d’étude notait dans *Dernière cinq barreaux*, son dernier livre : “La jeunesse est une synthèse avant analyse.” Quoi de plus juste ? Sachs est mort à mon âge. J’ai 38 ans. Se débarrasser de l’idée funeste de “devenir écrivain” n’est pas chose facile. Maurice Sachs y avait aliéné sa vie en ruinant celle des autres. De cette aliénation j’ai tiré, si l’on veut, un *hétéroportrait*.

QUE faire lorsqu’un écrivain est plus intéressant que son œuvre ? Deux choses : écrire sa biographie (mais l’exercice a déjà été fait), ou, à côté de l’œuvre proprement dite, sonder son énigme. Par un paradoxe qui s’applique en général à des écrivains de second ordre, les commentateurs de Maurice Sachs considèrent que sa vie fut son œuvre. Mais cette formule sent trop la formule, elle réduit au rang de personnage un sujet traversé par une intensité spéciale. On tombe alors sur quelques lettres de Céline à Milton Hindus évoquant le moment où, dans le processus de création, “l’écriture est déjà dans l’air”. On est troublé par cette phrase, sans savoir pourquoi, et de retour à Sachs qu’on lit hébraïquement, de Z jusqu’à A, on comprend tout à coup que la littérature avait pris chez lui une direction imprévue. Bien qu’il eût formé très tôt le désir de l’être, Sachs ne fut pas pleinement écrivain et certes pas un “grand écrivain”, mais il tourna toute sa vie autour de ce projet. Tourner autour de l’écriture sans y parvenir mais tourner autour d’elle sans fin, telle fut la destinée de Maurice Sachs, telle fut sa fièvre. Le désœuvrement fut la marque même de sa relation à la littérature. Vicié ou pur, c’était l’air qu’il respirait en permanence, le seul dans lequel il pût survivre.

Ce qui m'attache au cas de Sachs, c'est moins son œuvre que l'expérience qui l'accompagne. Non qu'elle soit plus importante que l'œuvre elle-même, mais parce qu'elle ne cesse de la *déplacer*. Cet essai est l'histoire de ce déplacement.

ELLE EST PARTOUT

POUR Sachs, la littérature est tout – raison pour laquelle il eut tant de mal à écrire, à publier surtout. Ils furent nombreux à lui fredonner le petit refrain des épiciers : “Tu veux écrire ? Tu n’as qu’à t’y mettre.” Mais comment aurait-il pu s’y mettre alors que la littérature imposait partout sa griffe, telle une marque déposée ? Qu’est-ce que les livres ou l’œuvre à faire auraient pu ajouter de plus à cette existence qui, dès le début, prit un tour littéraire ? Vivant parmi les textes, il ne supportait ni l’inflation des non-livres ni la pénurie d’écrivains capables de prendre comme lui la littérature au sérieux. Il savait bien qu’elle n’est même pas, hélas, dans la plupart des volumes.

Comme l’oxygène qui permet de respirer, sauf à trop fortes doses, la littérature lui souffle : “Je suis partout.” Si elle est partout, pourquoi seulement dans les livres ? Avant de

pouvoir produire, il lui faudrait attendre une purification de l’atmosphère. Sachs n’eut pas cette patience, et par un vaste tour de substitution, troqua l’écriture contre la vie. Au lieu de se tuer à la tâche, il vécut pour ne pas écrire et se brûla tous risques. Il prit l’écriture comme une assurance-vie qui *paierait plus tard*.

L’ŒUVRE AU NOIR

ABONDANTE pour un homme qui n’a vécu que trente-huit ans, son œuvre est comme absente de lui : treize livres, la plupart fantômes, et dont l’existence même prête à controverse. Trois seulement, si l’on excepte les brochures sur Gide et Thorez, furent publiés de son vivant, *La Décade de l’Illusion* (1933), *Alias* (1935) et *Au temps du Bœuf sur le toit* (1939), tandis que les posthumes fleurirent dès 1946 au point de faire dire à Jean Cocteau : “Jamais Maurice Sachs n’a autant écrit que depuis sa mort”.

Sachs a passé pour un félon plus que pour un écrivain. Comme s’il avait craint le regard d’êtres qu’il jugeait à tort supérieurs à lui, il s’est gardé de fournir à ses contemporains la preuve qu’il était des leurs. Cocteau 39 dit qu’il écrivait peu, Cocteau 45 dit qu’il écrivait

beaucoup. Ce n'est pas qu'il n'écrit pas, c'est qu'il ne montre pas. Différence de taille : la littérature est son portrait de Dorian Gray, il ne veut pas la voir en face, la laissant dans l'ombre tandis que ses frasques exhibées au grand jour parlent pour lui. Peut-être en sa jeunesse a-t-il cru qu'il y avait un secret de l'écriture, invisible aux yeux du profane ; mais le profane c'est lui, tenaillé par la peur d'être mauvais depuis qu'un premier incident l'a échaudé. Écrit à vingt ans, *Le Voile de Véronique* (1926) est complètement raté. Cocteau lui déconseille la publication de ce petit roman abstrait, imité des moralistes français. Son arrêt tombe comme une douche très froide, sonnante d'un coup le glas de ses ambitions. Dès lors, autant dire dès l'origine, Sachs ne publiera presque plus rien. Au lieu de persévérer, il va préserver, incapable de se remettre ou simplement de se mettre au travail. La grande rétention des écrits commence, subrepticement annoncée par le titre de ce premier essai. La Véronique – “la vraie icône” – n'est-ce pas la littérature elle-même qui se terre et s'enfuit loin de lui ?

Sachs attendra. Jeune (il le sera toujours), il ne produit rien tout en restant sur scène pendant deux décennies. Il entretient auprès du public *l'idée qu'il écrit*, il charme sans rien faire.

S'il est si brillant, admet-on dans son mauvais entourage, ses œuvres doivent l'être encore plus. Freiné par l'échec de sa *Véronique*, Sachs a trouvé la parade : ne dévoiler que des textes courts, des critiques surtout, et par intermittences. Rendre le texte invisible, le cacher en se faisant plus voyant que lui.

CAMP RETRANCHÉ

LITTÉRAIREMENT, donc, Sachs se tait, faisant parler l'échec dont il garde l'injure. Différer le moment de s'exposer, ne publier que des aperçus médiocres de son talent, telle est l'inconsciente stratégie qui le cantonnera, sa vie durant, aux rôles souterrains, au tunnel sans Mont-Blanc. Feignant d'ignorer qu'un écrivain a tort de se retrancher, que le secret de l'œuvre en tarit la source, et que soustraite aux yeux d'autrui, l'écriture ne regarde plus personne, Sachs se retire. La curiosité des autres, aiguisée quelque temps, s'exaspère puis se lasse. Quel escroc, finit-on par penser, il fait croire qu'il est écrivain ! Alors qu'il multiplie les occasions de paraître en société, cette politique du retrait le condamne à sacrifier l'écriture aux éléments d'une biographie : jamais on n'aura tant perverti le concept de littérature. Mais cette per-